

*Mémoires de
réincarnés —*

Bélios

ROMAN

Fredrick D'Anterny



Copyright © 2007 Fredrick D'Anterny

Copyright © 2007 Éditions AdA Inc.

Tous droits réservés. Aucune partie de cet extrait du livre ne peut-être reproduite sous quelque forme que ce soit sans la permission écrite de l'éditeur, sauf dans le cas d'une critique.

Prologue

Domaine de Soléroca

Provence, mai 2011

Le portillon situé sous le vaste escalier de marbre était invisible à l'œil nu. L'homme descendit à pas comptés sans avoir allumé le lourd bougeoir en argent qu'il tenait au-dessus de son visage. Il fit signe à sa compagne de taire, encore quelques instants, la question qui lui brûlait les lèvres. Puis il vérifia le cran de sûreté de son beretta.

Comment, autrefois, le majordome avait-il actionné le mécanisme qui commandait l'ouverture du passage secret ? Tandis qu'il tâtonnait à l'aveuglette, la jeune femme croyait entendre la vieille demeure retenir son souffle.

– Pourquoi as-tu pris ton arme ?

S'habituant à l'obscurité, elle remarqua les traits tendus de son compagnon. Que faisaient-ils exactement hors de leur chambre à plus d'une heure du matin ?

– Où est passée ton intuition féminine ? lui avait-il lancé, juste avant qu'ils ne s'engagent dans les escaliers.

Devait-elle, sous prétexte qu'elle était une femme, savoir ce qui se cachait derrière les sourires obséquieux et les bonnes paroles ?

Il trouva enfin le minuscule loquet. Le panneau glissa silencieusement dans l'épaisseur du mur.

– Où cela mène-t-il ?

Il la poussa doucement à l'intérieur du réduit.

– Attention, la prévint-il, il y a des marches.

– Tu connais cet endroit ?

– J'ai vécu mon enfance dans cette maison.

Mais aujourd'hui, se dit la femme, il y revient comme un étranger.

Elle avait cru à une réconciliation familiale.

Ils descendirent plusieurs degrés taillés dans la pierre.

– Vas-tu, oui ou non, allumer cette foutue bougie avant que l'on se casse le cou !

Il attendit prudemment d'être parvenu au bas des marches avant de donner un peu de lumière.

La femme ne put retenir un cri de surprise.

– Ne fais pas attention aux toiles d'araignée, dit-il. Ce passage n'a pas été utilisé depuis l'époque des Cosimo.

Connaissant un peu l'histoire de cette étrange famille, elle calcula que l'époque en question remontait à une cinquantaine d'années.

– Tu connais vraiment ce passage ?

Elle sentit son souffle glacé couler sur sa nuque.

– J'en ai rêvé, une fois.

– Rêvé ?

– Avance, je t'expliquerai.

Elle avait atterri à Nice l'avant-veille et avait loué une voiture à l'aéroport. Tard dans l'après-midi, elle avait gagné le lieu de leur rendez-vous : une charmante auberge, à Garsac, en Provence. Après des retrouvailles passionnées et quelques hésitations – Rodrick craignait-il de revoir ce domaine d'où il avait été chassé à l'âge de dix-sept ans ? –, ils avaient gagné Soléroca.

Encore ensommeillée, elle se retenait au bras de son compagnon. Elle passa rapidement en revue ses moments de joie depuis le courriel qu'elle avait reçu, quelques jours auparavant, après des années de séparation.

Les plus beaux moments de ma vie. Pourtant, en arrivant ici... Elle faillit vomir en se rappelant les événements survenus en fin d'après-midi.

– Où me conduis-tu, Rod ?

Après avoir marché le long d'un couloir souterrain qu'elle évalua à une centaine de mètres, ils parvinrent à un cul-de-sac.

– Nous nous trouvons juste en dessous de l'ancien jardin exotique.

– Pourquoi ancien ?

Quelques heures plus tôt, leurs hôtes les avaient conviés pour un dessert dansant au milieu d'une profusion de plantes et d'arbres exotiques dans un décor de colonnades et de frises corinthiennes héritées de la Grèce antique. Le souffle court, son compagnon gardait le silence. Touchant la pierre brute avec ses mains, il identifia l'échelle de métal, la guida, lui fit palper les barreaux avec ses doigts.

– Maintenant, écoute bien ce que je vais dire.

La jeune femme n'arrivait pas à se débarrasser d'une mélodie obsédante qui jouait dans sa tête et sur laquelle ils avaient dansé.

– Ma mère va mourir...

Elle le savait et c'était bien ce qui avait failli la faire vomir, tout à l'heure.

– Empoisonnée, précisa-t-il.

– Quoi ?

– Ils l’assassinent, tel qu’ils avaient juré de le faire il y a longtemps.

– Longtemps ? répéta-t-elle, incrédule.

– Il y a des dizaines d’années.

Elle fronça les sourcils.

– De qui parles-tu ?

– De mes... fils.

Ce mot n’était pas sorti facilement. En vérité, depuis qu’ils s’étaient retrouvés, il évitait soigneusement de le prononcer. Elle revit en pensée les deux jeunes hommes souriants.

– Des dizaines d’années ? Mais ils n’ont pas encore dix-huit ans !

– Ils les ont eus au début du mois.

Elle sentit qu’il se rapprochait, et, pour la première fois depuis qu’ils se connaissaient, elle eut peur de lui.

– Cette échelle conduit à un vieux puits mais aussi à un autre couloir souterrain. Si tu le suis, tu tombes sur un garage dans lequel est garée une voiture. Les clés sont sur le tableau de bord et le réservoir d’essence est plein.

– Mais enfin, Rodrick, de quoi parles-tu ?

Depuis leur arrivée dans l’auberge où, après avoir fait l’amour, il lui avait officiellement demandé de l’épouser, il traînait un lourd secret. Il disait devoir revenir au domaine de son enfance pour se délivrer des fantômes de son passé. Qu’ensuite, il pourrait enfin lui raconter. Le moment était arrivé.

La grasse lueur du bougeoir déformait leurs silhouettes sur les murs taillés dans la roche. L’âcre odeur de terre la fit frissonner. Croyant entendre du bruit derrière eux, l’homme se retourna. L’oreille aux aguets, il attendit quelques instants, puis il murmura à sa compagne :

– Mes fils m’ont jadis assassiné.

Il est fou !

Pas seulement parce que Mark et Philip ressemblaient à deux anges tombés du ciel. Mais surtout parce que Rodrick ne les avait jamais – jamais – revus depuis le jour de leur naissance.

– Ces événements se sont produits longtemps avant qu’ils ne viennent au monde, poursuivit son compagnon.

– Tu déraisonnes.

– Mon véritable nom est Bélíos. Je suis un être immortel. Tu l’es aussi, comme chaque personne sur Terre. Nul ne naît jamais innocent, personne ne meurt réellement.

– Rod, voyons...

Il la prit fermement par les épaules.

– Ne dis rien et écoute. Il faut que je t’explique comment cette horrible histoire a débuté. Tu jugeras ensuite. Et, s’il nous arrivait quoi que ce soit entre-temps, souviens-toi que cette échelle conduit au puits abandonné.

Première partie

Crépuscule — 1967

Chapitre 1

En attendant le mort

Soléroca, mars

Éclairée par une dizaine de chandelles, la vaste chambre ressemblait à une crypte moyenâgeuse. L'homme assis à côté du vieillard mourant était invisible pour les simples mortels. Placé à quelques centimètres de la tête du lit, son fauteuil en rotin ainsi que les volutes de son cigare épicé l'étaient également.

– Approchez-vous ! dit-il d'une voix bourrue.

Il portait un élégant costume de tweed brun, d'étonnants gants en peau de chamois assortis et un chapeau de feutre enfoncé de travers sur le front. Un premier coup d'œil suffisait pour noter que sa personne au complet semblait ébouriffée : sa chevelure, sa moustache en croc, ses sourcils frondeurs. On voyait à peine ses lèvres effilées, et ses pupilles, fixes et noires, semblaient peser cent kilos. Appuyé sur une somptueuse canne de bois terminée par un pommeau en argent, il avait l'air d'un grand seigneur.

Notant la forte odeur d'humus, d'eau rancie et de feuilles pourries qui l'enveloppait, je me tenais pour ma part en retrait du mourant – trop, apparemment – et de la douzaine de

personnes qui assistaient à son agonie. La chose peut sembler naïve, mais j'ignorais la raison de ma présence en ces lieux à un moment aussi intime de la vie d'un être humain : celui de son trépas.

– Entendez-vous les pensées insipides de tous ces gens ? demanda-t-il.

Forcé d'admettre que, parmi les personnes rassemblées, l'homme au cigare s'adressait à moi, je tendis l'oreille sans relever autre chose que les bourrasques de vent qui soufflaient sur le domaine de Soléroca. Plongeant la somptueuse demeure centenaire dans une oppressante obscurité, la foudre devait s'être abattue sur les transformateurs électriques.

Imitant ses proches, nous observions le mourant. Son visage aux chairs creuses bleuies par la maladie disparaissait presque sous le pic de son nez turgescents. Quelques mèches blanchâtres pendaient lamentablement sur son crâne écorché vif. Vêtu d'un costume de flanelle sombre, il griffait les draps de soie avec ses ongles.

– Luigi Falconi, déclara mon fumeur de cigares. Également surnommé Cosimo le second. C'est un assassin et je suis, tel que vous me voyez, une de ses victimes.

Étonné, je haussai un sourcil.

– Le 12 août 1944, ici même à Soléroca, précisa-t-il. En pleine occupation allemande. Un cadavre de plus ou de moins ne faisait pas de différence à l'époque. (Il reporta son regard aigu sur le mourant). L'imbécile s'accroche à la vie. Il y a deux heures, il pensait encore pouvoir se rendre à son bureau. Quand il était jeune, il n'était pas beau. L'agonie lui sied vraiment mal.

Il lança vers l'assistance une autre bouffée de fumée, remua contre le dossier de son fauteuil, qui émit un craquement féroce. Il avait fait sa déclamation sur un ton cynique et tranchant. À croire que le trépas était une affaire de volonté et non un arrêt du destin. De mon côté, je sentais que l'expression de terreur qui faisait grimacer le vieillard ne provenait pas uniquement de son décès imminent, et cette certitude aussi piquait ma curiosité.

Sans nous occuper de ces « vivants imbéciles » (selon les propres termes du fumeur de cigares), nous contemplions Cosino Second qui fixait tour à tour mon interlocuteur et les visages graves ou extatiques des personnages peints sur les nombreuses toiles de maîtres, accrochées aux murs de sa chambre. Trouvait-il quelque réconfort sur leurs traits hagards figés pour l'éternité ? M'ignorant avec superbe, le dénommé Cosino Second ne pouvait pas, surtout, détacher son regard épouvanté de mon mystérieux vis-à-vis.

– Ma parole, mais il nous voit ! m'exclamai-je, troublé.

L'homme à la canne fit claquer sa langue d'impatience.

– Vous êtes venu pour elle, n'est-ce pas ? fit-il brusquement sans répondre à ma question.

En fait, je n'étais venu pour personne. Mais pourquoi l'avouer à un parfait inconnu, sous le prétexte que nous étions les seuls représentants de notre espèce présents en ces lieux !

– Avouez-le, ce sera plus simple.

Je haussai les épaules et jetai un regard circulaire dans la pièce. Il y avait effectivement quelques femmes dont une, très belle, qui pouvait fort bien être celle évoquée par mon interlocuteur.

– Je sais que vous êtes venu pour elle, répéta-t-il en rejetant à dessein sur le mourant une épaisse bouffée de fumée.

Je l'avoue, j'eus envie de le secouer. Non à cause de son manque de civisme envers une âme en état de panique avancée, mais parce que ses insinuations m'irritaient. Après tout, même magnifique dans sa robe de satin noir, cette femme brune au visage sévère ne m'attirait guère. C'est idiot, mais j'eus soudain l'impression de manquer d'oxygène. Trois fenêtres en ogives s'ouvraient sur de splendides jardins qu'à cause de l'obscurité et des rafales de vent, je ne pouvais que deviner. Je me dirigeai vers l'une d'elles et entendis mon fumeur de cigares rire à la manière d'un vieil asthmatique.

– Vous êtes ici pour une raison précise. Vous ne pourrez regagner votre sphère que lorsque cette comédie sera terminée.

Sans tenir compte de cet avertissement, je tentai d'ouvrir une fenêtre.

– Pathétique ! laissa-t-il tomber avant d'ajouter, en mordant son cigare, et, croyez-moi, ça ne fait que commencer.

La Sphère céleste à laquelle il faisait allusion me manquait en effet cruellement. Ce qui se passait dans cette chambre ressemblait à un cauchemar. Bien entendu, mes mains, qui n'avaient pas plus de consistance qu'un voile de brume, passèrent au travers de la vitre.

– De quoi parlez-vous à la fin ? haletai-je.

L'Être se tourna vers moi et fit un ample geste de la main qui engloba la pièce. Je remarquai enfin l'habillement des autres personnes présentes. À quelle l'époque se situait ce cauchemar ?

– Nous sommes en France, figurez-vous. Plus exactement en Provence, en mars 1967, et il est (il consulta une vieille montre à gousset)... cinq heures vingt-trois minutes du matin. Vous m’avez l’air désorienté. Voilà ce qui arrive quand on vit depuis trop longtemps dans un monde imaginaire.

Cet individu venait-il de lire dans mes pensées ? Je connaissais la France, bien sûr ! L’époque, par contre, m’étonnait. Il y a *soixante-neuf ans, donc, que...* songai-je. Au même instant, je fus convaincu, qu’entre deux spasmes, le mourant suivait notre conversation.

– Ainsi, il peut nous voir ! répétais-je.

– Le misérable est à cheval entre deux mondes.

La haine que semblait éprouver mon interlocuteur pour le mourant était le cadet de mes soucis. J’avais toujours eu pour habitude de combler les silences gênants en lançant des questions sans intérêt. Cette pratique me permet de réfléchir à ce qui m’importe vraiment. Par exemple, de découvrir qui m’avait forcé, à mon insu, à assister à cette mascarade.

– Au fait, qui sont ces gens ?

– Ils ne sont rien. Il trancha furieusement l’espace à coups de canne. Ceci (il désigna la pièce et, par extension j’imagine, la vaste demeure et les jardins alentour), ceci m’appartient. Même lui n’est rien.

Désignait-il le mourant ou bien cet autre personnage, sorte de vieil arbre décati qui se tenait tête baissée devant le lit. L’homme au cigare dut suivre mon raisonnement, car il précisa :

– Roscoe Vaugrand. C’est l’intendant de la maison. Il m’est fidèle.

Nous reportâmes notre attention sur le mourant. Ses proches guettaient l’instant fatidique. Certains avec une

risible imitation de désespoir peinte sur le visage ; d'autres, dont la belle femme en noir, avec des couteaux de boucher plein les yeux.

– Vous ne remarquez rien ? s'enquit le fumeur de cigares.

Devant mon manque flagrant d'intérêt, il soupira.

– Je crains que, malgré vos airs désintéressés, vous ne soyez impliqué dans cette affaire. Je vous parle de cette femme, Mona Falconi. C'est la fille de notre agonisant et l'unique héritière d'une fortune actuellement estimée à plus de dix-sept milliards de dollars.

– Fichtre !

– Regardez-la bien.

Justement, je n'y tenais pas. Ce spectre avait raison. Au fond de moi, je sentais confusément qu'un lien nous unissait, et cette impression désagréable m'indisposait au plus haut point. Dehors, l'orage forcissait. Transformant les spectateurs en des espèces de monstres assoiffés d'argent, de sang et de pouvoir, un éclair plus violent que les autres effaça un instant la lueur des bougies.

– Nous sommes tous des monstres, affirma mon interlocuteur.

Fâché de me voir inclus dans ce triste lot, je rétorquai :

– Et en quoi cette femme devrait-elle m'intéresser ?

– En rien. Son ventre m'appartient, lui aussi.

– Pardon ?

– Elle attend un fils. Je serai ce fils-là.

Vivre un cauchemar et savoir que c'en est un est une chance prodigieuse, me dis-je avec philosophie, histoire de garder mon calme alors que le spectre perdait le sien.

– Qui êtes-vous donc, monsieur ? demandai-je.

Il se leva d'un bond et me sembla soudain plus grand que nature. Son fauteuil en rotin disparut dans le néant.

– Je suis le futur héritier de ma propre fortune ! clama-t-il d'une voix sépulcrale. Ce domaine et cette maison sont miens pour l'éternité. Je ne laisserai personne s'en emparer.

Son odeur de moisissure, plus acide depuis qu'il s'emportait, m'enveloppa tel un linceul glacé. Autour du lit, plusieurs « mourissants » couvrirent leurs épaules de leurs mains. En lisant dans leurs pensées, j'appris qu'ils attribuaient ce brusque changement de température à l'implacable volonté de leur aïeul à ne pas se laisser emporter par la maladie. Comme ils se trompaient !

– Serait-ce une menace ? m'enquis-je en le fixant avec bravade.

– Vous les appelez donc ainsi !

– Pardon ?

– Les vivants. Il tira sur son cigare et ajouta : C'est un jeu de mots original. Je vois que les siècles n'ont pas ramolli votre bel esprit d'invention.

– M'avez-vous menacé ? répétai-je.

– Allons, pas de ces simagrées entre nous, Bélios !

– Vous connaissez mon nom ?

Il se pencha sur sa longue canne, dévisagea le mourant qui bavait, me sourit à demi.

– C'est pour bientôt, je crois.

– Je vous ai posé une question, insistai-je.

À cet instant, le vieillard se mit à trembler. Son regard terrorisé balaya les murs de sa chambre. Sa tête oscilla de gauche à droite. Il voulait hurler, mais ses poumons refusaient de pomper l'air nécessaire.

– Voilà ce que c’est. Jeune, on se croit immortel. Vieux, on devient gâteaux.

Quelqu’un murmura que Cosino Second avait fait jeter le prêtre dehors et qu’il crevait – c’était le mot exact – sans avoir reçu l’extrême-onction. Un autre ajouta que la chose ne le dérangeait pas, car, de sa vie, il n’avait jamais supporté la présence d’une soutane. À les entendre, ce « mourissant » n’avait pas été un tendre.

Sa poitrine creuse se souleva brusquement, sa mâchoire se crispa. Dans un effort qui dut consumer ses dernières forces, il ouvrit la bouche et gargouilla toute sa rage de devoir partir. Ses ongles griffèrent les draps. Semblable au Christ crucifié sur le Golgotha, il prononça quelques paroles que personne ne comprit vraiment. Un dernier éclair de haine passa dans son regard bleu, presque blanc. Sa main se souleva, resta quelques secondes inerte. Puis, enfin, il mourut.

La dissociation de sa dépouille commença quelques secondes plus tard. C’était une opération délicate à laquelle j’assistais pour la première fois depuis très très longtemps. L’âme se dégagea difficilement. Elle ressemblait à une vapeur caoutchouteuse qui se densifie peu à peu. Une silhouette encore indistincte apparut à l’horizontale du cadavre, distendue, jaunâtre avec, surtout aux extrémités, des résidus de matière gris et bleus.

Au même instant, ceux que j’avais il y a longtemps surnommé les « mourissants » – original mélange des mots mourir et pourrissant –, laissèrent échapper leur tension, leur peur et leur colère. Je les vis souffler, dans l’atmosphère empesée, d’affreux nuages ectoplasmiques noirs veinés de rouge carmin. Ils agissaient en silence, avec prudence et retenue, ainsi qu’il convient de faire lorsque l’on est un

courtisan obséquieux recueilli devant le cadavre d'un maître à la fois craint et respecté.

Nous vîmes s'éveiller notre « mourissant », hébété, engourdi, désorienté. Son fantôme, bien que s'étant quelque peu densifié, était enveloppé par les vapeurs sombres et malodorantes exhalées par son corps. Il était nu et frissonnait tel un nouveau-né. L'homme richissime, Luigi Cosino Second Falconi, cilla puis se frotta le visage, surpris, sans doute, de se retrouver debout à côté de sa propre dépouille.

Une voix de femme s'éleva alors dans la pièce.

– Sortez. Sortez tous !

L'ordre, évidemment, ne s'adressait pas à nous. *Ce mort, me dis-je, est bien pauvre malgré son immense fortune. Une seule âme pour l'accueillir ! Voilà qui est fort inhabituel !*

Nous étions trois à contempler Mona Falconi tandis qu'elle penchait son superbe buste d'ivoire sur le cadavre. Elle l'appela « mon père », lui adressa son plus beau sourire. Puis, sans prévenir, elle lui cracha au visage.

– Quelle femme ! s'exclama mon interlocuteur en éclatant d'un rire sinistre.

Il ajouta ensuite à l'adresse du nouveau mort ces quelques paroles, qui devaient rester gravées dans mon esprit :

– Bienvenue dans le monde des ténèbres, mon fils !

Fin du chapitre 1